

SUR LA PLANÈTE THÉRAPIE

MÉMOIRES Le Portugais Joaquim Pinto, cinéaste érudit, dépeint son combat expérimental contre la maladie, et livre une magnifique chronique grande ouverte sur tous les états de la survie.

ET MAINTENANT ?

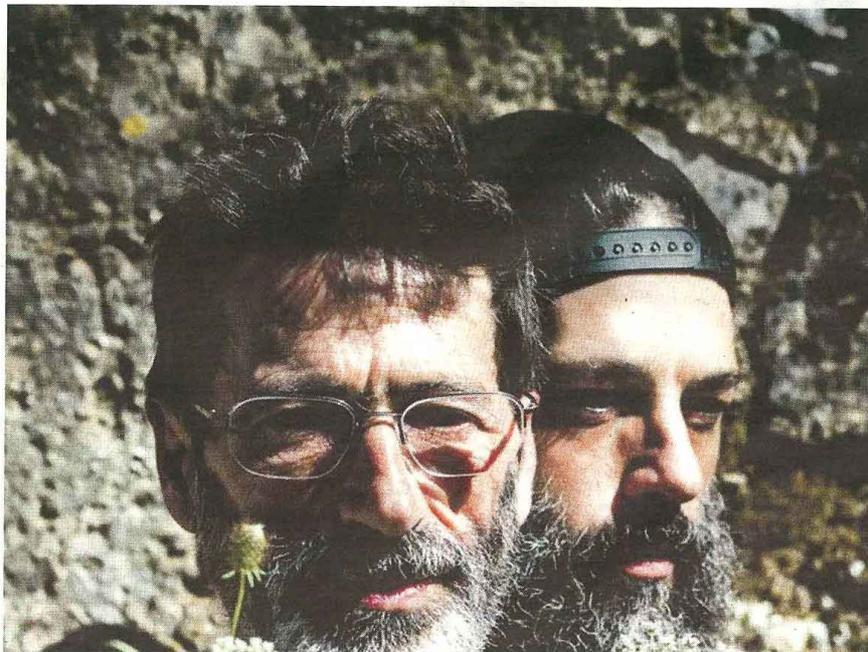
docu de **JOAQUIM PINTO** 2h44.

En 2014, quelque 72 heures de vidéo sont chargées chaque minute sur YouTube, parmi lesquelles une conséquente proportion de monologues tenus face caméra par d'apprentis diaristes, prédicateurs, relookeurs ou même, pourquoi pas, critiques de cinéma. Que peuvent peser encore, au regard de pareil torrent intarissable, les presque trois heures de film à la première personne de Joaquim Pinto, qui justifie que celles-ci s'élèvent au-dessus du flot pour se présenter à nous en salles, fussent-elles en état de grâce ?

Entre chronique, mémoires au présent et confessions filmées, *Et maintenant ?* peut paraître l'éblouissante appropriation des rudimentaires moyens d'écriture YouTube par un genre d'«homme de la Renaissance», selon le mot inspiré du cinéaste Pierre Léon. Il faut souligner qu'au cinéma, Joaquim Pinto, né à Porto il y a 57 ans, sait

tout faire ou presque, et que l'on croirait sans mal qu'il a tout lu, tout appris par cœur, ingéré et corrélié, de la théorie biomoléculaire à Saint-Augustin. Au gré de trente ans de tournages, il fut tour à tour cinéaste, scénariste, acteur, monteur, chef op, le producteur de chefs-d'œuvre de João César Monteiro et, surtout, l'enlumineur sonore expert d'une centaine de films de Manoel de Oliveira, Raoul Ruiz, Robert Kramer, Werner Schroeter, André Téchiné ou António Reis.

Toxicité. Cette science sans borne charpente le récit qu'il ordonne en images d'une année partagée entre son domicile campagnard et les salles d'attente d'hôpitaux madrilènes. Là-bas, il se fait le cobaye volontaire d'un protocole de soin expérimental d'une extrême toxicité. Car Pinto vit depuis une vingtaine d'années avec le sida en co-infection avec l'hépatite C, et aucune des précédentes tentatives de traitements n'a su le soulager. Le film s'ouvre au premier jour, sur des présentations de rigueur : Joaquim Pinto réside à une heure de Lisbonne, avec son mari, Nuno Leonel, ex-musicien hardcore à l'allure de Christ punk et tatoué, qui connaît ses évangiles par cœur. Ensemble, ils ont appris il y a des années à cultiver la terre, afin de «savoir répondre [eux-mêmes] à leurs besoins, en faisant le moins de dégâts possible». Nuno, nous dit Pinto, n'entend pas prendre part au film, il a trop à faire aux champs, «à prendre soin de la vie». Ils demeurent là, en famille, c'est-à-dire flanqués de leurs quatre chiens et d'un bestiaire grand ouvert sur le



Joaquim Pinto (au premier plan) et son mari, Nuno Leonel. PHOTO RUI GAUDÊNCIO

vaste spectre du vivant. Ils s'apprentent à déménager. Dans les cartons qui s'entassent, sommeillent photos, livres et bobines super 8, éclats d'une vie de périples et d'aventures de la création, desquels s'élèveront bientôt quelques spectres radieux.

En même temps qu'elle documente un quotidien de semailles et d'incendies à éteindre, la caméra se fait d'abord le réceptacle d'effets secondaires, ressentis par Pinto sous l'effet du nouveau protocole thérapeutique, qu'il décrit à mots do-

lents : le détachement de sa volonté et de son corps, les insomnies, les «douleurs étranges» qui parcourent sa silhouette hâve, les hallucinations – «Je vois une sculpture que j'ai

«Les idées s'embrouillent, elles sautent», et pourtant la parole demeure si claire, si pleine d'une limpide exactitude.

faite hier ; tout en sachant que je n'ai rien sculpté». «Les idées s'embrouillent, elles sautent», et pourtant

la parole demeure si claire, si pleine d'une limpide exactitude.

La chronique pourrait s'en tenir là, à cette forme d'épanchement auto-centré, et le film nous apparaîtrait

déjà magnifique, baigné qu'il est de cette voix souveraine et de ses trouvailles d'une pénétrante expressivité visuelle, comme inventées dans l'instant pour décrire les supplices de sa condition embrumée. Mais à quoi bon s'aptesantir sur soi quand les contours

de ce «soi» s'estompent ? Lorsque tout en son esprit vacille, le film s'en trouve convulsé lui-même et se fait aussi poreux que la psyché de Pinto, lui qui n'a du reste jamais su s'il avait «traversé le monde ou si le monde l'avait traversé», et interroge sans relâche sa place d'homme dans l'ordre du vivant. Autant alors ouvrir grand son journal filmé aux spasmes et tourments du monde, si prodigues en résonances avec les siens. *Et maintenant ?* n'a dès lors plus de cesse d'écarquiller vastement son champ d'investigation poétique et politique sur tout ce qui, autour de Pinto, paraît en bataille ou à l'état de survie – des nations méditerranéennes en proie à la crise, l'austérité et les drogues afférentes (2012, année record de consommation d'antidépresseurs au Portugal) aux plus infimes organismes qui l'entourent, jusque dans la mare au fond de son jardin.

Tremblé. Le film s'emplit de souvenirs et de savoirs, sous les dehors trompeurs de la confusion, quand Pinto reconduit en réalité sur les formes le tremblé de sa conscience,

prise dans une négociation avec un horizon de mort, ces virus et rétrovirus dont il voudrait fixer l'image, le temps qu'il reste et celui enfié des innombrables disparus. Avec une musicalité très sûre, la voix off serpente et rencontre autant d'interrogations que de réponses dans un entrelacs de bouffées embuées de mémoire ou de considérations savantes sur le raffinement du génome de la tomate, les échanges «écrits sur du vent» avec le penseur queer Guy Hocquenghem à New York ou avec le critique Serge Daney à Paris, la déchéance de l'actrice Lana Turner, la folle effloraison de désirs et d'éblouissements dans le Lisbonne des lendemains révolutionnaires, l'expérience de tournage comme exercice militaire selon Raoul Ruiz, ou encore ce musée des symptômes de la syphilis encombré d'origines du monde malades.

Par-delà l'ivresse que procurent ce régime de profusion et sa forme proliférante, le trait le plus bouleversant du film réside dans l'irruption qu'y opère Nuno lorsque Pinto, affaibli, ne peut plus porter seul le projet. Embrassé par lui à son tour, la caméra paraît alors soudain révéler, pénétrer, et ainsi donner à ressentir comme rarement le champ de force d'un amour. Advient alors un miracle de l'ordre de la contamination, du processus contagieux, comme une revanche dérisoire de l'art sur les épidémies, l'inoculation à nos regards de la plus intense et réconciliatrice des relations à l'autre, à la nature, à la matière même d'un monde en survivance.

JULIEN GESTER